

La petite reine

Autor(en): **Moléri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **15 (1877)**

Heft 9

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-184210>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

moi-même, vous auriez discuté vos griefs. L'explication aurait eu lieu entre nous, car *c'est en famille*, ce n'est pas en public *qu'on lave son linge sale*. Loin de là, vous avez voulu me jeter de la boue au visage. Je suis, sachez-le, un homme qu'on tue, mais qu'on n'outrage pas. »

Qui d'entre vous n'a pas rencontré en sa vie une personne qui ne sait témoigner la sincérité de son affection qu'en vous serrant la main avec une telle violence, que la douleur fait involontairement pousser un cri de détresse. Pour peu qu'un pareil individu soit surexcité par le vin, votre main est prise dans la sienne comme dans un étau; c'est en vain que vous cherchez à calmer cette singulière effusion du cœur et vous ne parvenez que difficilement à vous dégager de cette étreinte manuelle. Nous avons été témoin d'une pareille démonstration qui faillit causer un accident grave. L'homme à l'étau était déjà monté dans un wagon et il voulut encore donner par la fenêtre une poignée de main à une personne qu'il avait rencontrée à la gare au moment de partir. Celle-ci lui tendit la main que l'autre ne lâcha pas, lors même que le train commençait à se mettre en marche. La malheureuse victime de cette sottise fut entraînée et tomba sur la voie et faillit être écrasée par le train. Ne confions pas nos mains ou ne donnons qu'un doigt à ces « amis-étaux » et méfions-nous toujours de ceux qui terminent leur lettre par ces mots menaçants « Salut et serrement de mains. »

Un industriel de notre ville avait un ouvrier allemand qui connaissait assez imparfaitement son état et qui était en outre d'une grande susceptibilité, comme le sont en général les Prussiens. Son patron lui fit un jour quelques observations, et lui dit entre autres : « Vous travaillez trop machinalement. »

L'ouvrier prend la mouche, se redresse et répond avec colère :

« Ecoutez mossié, la machine allemande vaut bien la machine française !... »

Un malade, après avoir épuisé inutilement toute la science des médecins, fut guéri par l'usage du lait d'ânesse. Il crut devoir exprimer sa reconnaissance dans le quatrain suivant :

Par sa bonté, par sa substance,
D'une ânesse le lait m'a rendu la santé,
Et je dois plus en cette circonstance,
Aux ânes qu'à la Faculté.

Poids normal du corps. Si l'on veut prévenir l'obésité ou la maigreur, il est nécessaire de savoir constamment si le poids de notre corps a une tendance à s'écarter du poids normal. Voici le poids normal du corps qu'indique le Dr Niemeyer :

Pour une taille de	137 à 152 centim.	42	kilogr.
»	152 à 153	» 52, ₅	»
»	155 à 160	» 57	»
»	160 à 165	» 62, ₅	»
»	165 à 170	» 65, ₅	»
»	170 à 175	» 70	»
»	175 à 180	» 76	»
»	180 à 183	» 80, ₅	»
»	183 et au-delà	99	»

Voici l'inventaire que faisait un journal français d'un parti appelé le Juste milieu, qui existait dans ce pays :

La France	A-B-C	Le ministère	A-Q
Son rang	C-D	Le char de l'Etat	K-O-T
Sa puissance	F-A-C	L'intrigue	O-Q-P
Sa perte	A-T	Les députés du centre	H-T
Le carlisme	O-C	Les patriotes	A-P
La raison	E-B-T	La Belgique	D-P-C
Les chants patriotiques	C-C	L'espérance	R-S-T

La vie est triste, courte, amère et décevante :
Nous ne savons jamais si nous sommes aimés ;
Nous ne savons jamais si l'ami qui nous vante
Ne nous a pas d'un mot la veille diffamés.

Nous ne savons jamais si dans une caresse
Ne sourdra pas le trait qui viendra nous fronder,
Nous ne savons jamais si la main que l'on presse,
Ne tient pas le caillou qui doit nous lapider.

CLAUDIA BABCHI.

LA PETITE REINE

Il y avait seize ans que le roi de France, Charles VI, était tombé pour la première fois en démence. Le duc d'Orléans, la reine Isabeau de Bavière, le duc de Berry, oncle du roi et Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, avaient par leurs querelles et leurs dilapidations, conduit à deux doigts de sa perte le royaume dont ils se disputaient le gouvernement. Les Anglais occupaient et dévastaient une partie du pays pendant que l'autre était désolée par les guerres civiles. La folie du roi n'était pas sans intermittence; il avait parfois des éclairs de raison et alors il concevait de sages projets de réforme; mais la maladie, soit naturellement, soit provoquée à dessein par ceux qui y trouvaient leur intérêt, ne tardait pas à reprendre le dessus et ces bonnes dispositions demeuraient sans effet, les troubles renaissaient, la confusion était au comble.

Au moment où se passèrent les scènes qui vont suivre, c'est-à-dire au commencement de l'an de grâce 1408, quatre mois environ s'étaient écoulés depuis que le duc d'Orléans, frère du roi, avait été assassiné, dans la rue Barbette, par les partisans du duc de Bourgogne et par son ordre. La reine Isabeau, après avoir été, au vu de tous, la maîtresse de la victime, s'était impudemment donnée au meurtrier dont l'audace et l'énergie lui faisaient entrevoir une alliance profitable et sûre. Le duc de Bourgogne levait des troupes dans ses Etats et se préparait à marcher sur Paris.

Cependant la veuve du duc d'Orléans, la belle et spirituelle Valentine de Milan, avait sollicité une audience royale pour obtenir la punition du meurtrier de son mari. Charles VI, dans un moment de lucidité, avait fixé lui-même le jour

de cette audience; malheureusement, la veille de ce jour, un nouvel accès de folie s'était manifesté.

L'audience serait-elle maintenue ou ajournée? Telle était la question qui tenait en suspens les esprits et que nul n'avait encore osé décider dans l'entourage du roi, qui habitait alors l'hôtel Saint-Paul.

Le matin du jour fixé, quelques personnes se trouvaient réunies dans une grande antichambre où communiquaient les trois pièces principales des appartements du roi: la *chambre à parer* (chambre de parade), la *chambre au gîte* (chambre à coucher) et la *chambre des nappes* (salle à manger). Ces personnes étaient le savant médecin Fréron, le valet de chambre du roi, Thomas de Courteuse, le grand maître de la maison du roi, Tanneguy-Duchâtel, et le peintre Jacquemin Gringonneur, enlumineur des cartes à jouer qui servaient à distraire et à calmer Charles VI pendant ses accès de folie. Gringonneur, à peine averti que le roi avait eu une rechute, s'était empressé d'accourir à l'hôtel Saint-Paul; il apportait un jeu plus artistement enluminé que tous ceux qu'il avait précédemment fournis, et s'offrait à expliquer les récentes combinaisons qu'il avait imaginées.

— Soyez le bien-venu, maître Gringonneur, lui répondait Fréron, à qui il s'était d'abord adressé. Je dois pourtant vous faire observer que vos dernières cartes représentaient des objets fort lugubres: elles ne justifiaient que trop leur nom peu récréatif de *Jeu de la mort*.

— Je n'apprendrai rien au docte médecin de Sa Majesté, répliqua Gringonneur, en lui disant que ces cartes n'étaient point de mon invention; j'en laisse volontiers le mérite aux Espagnols et aux Italiens. Mais celles-ci, ajouta-t-il, en ouvrant un coffret d'ébène richement sculpté, sont complètement transformées et j'en ai fait le *Jeu de la guerre*.

— A la bonne heure, dit Tanneguy; elles ne pourront éveiller que de nobles passions dans l'âme d'un roi de France.

— Ne pourriez-vous nous montrer vos merveilleuses cartes, maître Gringonneur? demanda Thomas de Courteuse.

— Gringonneur s'empressa d'étaler ses cartes sur une table à pieds tors, placée dans un coin de l'antichambre.

— Je me ferai même un devoir de vous les expliquer, messeigneurs, si cela peut vous être agréable.... Cette carte, par exemple, s'appelle un as: elle représente l'argent qui est, vous le savez, le nerf de la guerre.

— Malheureusement pour nous, dit Tanneguy, il y a peu d'as dans les caisses de l'Etat.

— Remplies par le peuple, vidées par les gouvernants, ce sont de vrais tonneaux des Danaïdes, fit avec un sourire amer le médecin du roi.

Gringonneur passa à une autre carte.

— Ceci est un trèfle, symbole de l'agriculture et de l'abondance.

— Elle est dans un état florissant, l'agriculture! s'écria Courteuse; voilà des années que nos champs sont ravagés par les Anglais.

Ces quatre varlets, continua Courteuse, représentent la fleur de la chevalerie... Ces quatre dames sont autant d'allusions à des reines de haut mérite...

— Parmi lesquelles vous faites figurer au premier rang notre gracieuse souveraine? demanda Fréron, avec une légère pointe d'ironie.

— Sans doute, répondit naïvement Gringonneur; la voici sous les traits de la belle Judith.

— Fort bien! dit Tanneguy; mais laquelle des trois dames représente la petite reine?

— La petite reine! fit Gringonneur.

— Ou, si vous l'aimez mieux, demoiselle Odette de Champdivers...

— Surnommée, je ne sais trop pourquoi, la petite reine, dit Courteuse.

— Pourquoi? répondit en riant Tanneguy? mais probablement pour donner à entendre que la grande reine l'a admise au partage de ses royales prérogatives...

— Vous allez un peu loin, messire, interrompit Fréron

d'un ton sévère. Il est vrai que madame Isabeau, n'ayant pas le temps ou la volonté de se consacrer aux soins que réclame l'état du roi, a chargé l'aimable Odette de la remplacer dans l'accomplissement de ce pieux devoir; il est également vrai qu'Odette s'acquitte de cette tâche avec la patience et la douceur d'un ange; mais toute autre interprétation serait une calomnie. Confiez-moi vos cartes, maître Gringonneur; je vais sur-le-champ les porter chez le roi; elles arrivent à propos; comptez qu'elles vous seront largement payées.

— Le roi repose, fit Courteuse en retenant Fréron.

— Respectons son sommeil, dit le médecin; toutes les cartes du monde, et je dirai plus, tous les secrets de la médecine ne valent pas une heure de sommeil pour un malade. C'est donc à la petite reine que je vais remettre ces cartes; d'ailleurs elles seront ainsi à leur véritable adresse; n'est-ce pas Odette qui a su par son esprit y intéresser le roi.

— Fréron trouva Odette dans la chambre des nappes; il lui remit le coffret où était renfermé le chef-d'œuvre de Gringonneur. Tous les deux s'apprêtaient à admirer la finesse et l'éclair de ces nouvelles enluminures lorsqu'ils virent s'avancer rapidement de leur côté le connétable Olivier de Clisson. (A suivre.)

THÉÂTRE DE LAUSANNE

La fin de la saison théâtrale approche, et nous ne saurions qu'engager vivement nos lecteurs à profiter de l'occasion qu'ils auront demain d'entendre encore une fois le Bossu. Ce beau drame, tiré du roman de Paul Féval, et qui nous fait assister à la lutte émouvante d'un seul homme pauvre, exilé, sans appui, contre le premier des grands seigneurs, est tissé avec une admirable habileté; il abonde en péripéties qui saisissent le spectateur et expliquent l'immense succès qu'il n'a cessé d'avoir dès le début.

Espérons qu'il y aura demain salle comble. — La représentation commencera à 7 heures.

L. MONNET.

ANNONCES

PAPETERIE L. MONNET

Rue Pépinet, Lausanne

Un solde d'**agendas de bureau** et d'agendas de poche pour dames et messieurs, sur lesquels il sera fait une forte réduction de prix.

Eau de Cologne de qualité supérieure.

Assortiment de registres, copie de lettres, presses à copier.

Il sort de presse :

LES CAUSERIES DU CONTEUR VAUDOIS

II^e série.

Prix 2 francs.

En vente au bureau du *Conteur vaudois*, rue Pépinet, et chez les principaux libraires.

CARTES DE VISITE

très soignées et livrées dans la journée.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET P. REGAMEY